

L'ancien ministre, celui de M. Gladstone, avait pour principe de concentrer toute son attention et toutes ses forces à l'intérieur. Il pratiquait, vis-à-vis de l'étranger, la doctrine de la paix à tout prix—ce qui était une erreur, parce que l'Angleterre est un pays qui a plus d'intérêts à l'étranger qu'à l'intérieur. Il négligeait et dédaignait également les colonies, ce qui était aussi une erreur pour la même raison.

Le gouvernement actuel agit tout différemment. Il s'occupe activement de la politique générale, et s'ingère dans les affaires étrangères. Il prend, en même temps, un grand souci des colonies. On l'a vu à l'œuvre lors de la guerre turco-russe, où, sans coup férir et par les seuls moyens diplomatiques, il a empêché la chute immédiate de l'empire ottoman, et acquis pour l'Angleterre un poste qui vaut un royaume, l'île de Chypre, la clef de la Méditerranée dans la partie orientale, et l'opposé de Gibraltar. Aux colonies, il a transformé les Indes en Empire anglais, et il a envoyé au Canada un gouverneur qui appartient à la famille royale. Il ne ferait que poursuivre la même idée en envoyant maintenant aux Indes un prince du sang comme vice-roi.

On reconnaît la main de M. Disraeli dans tout cela.

Pour ce qui est des colonies, on sait quelle importance a la présence de membres de la famille royale dans ces possessions éloignées. Elle raffermirait la fidélité des peuples et augmente le prestige de la Couronne.

En six ans, le ministre Disraeli a plus fait pour consolider l'Empire que les gouvernements précédents en cinquante ans.

A. GÉLINAS.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 9 janvier 1878.

Si Londres est la cité par excellence des capitalistes, et Paris la ville joyeuse où la folie est le plus à son aise pour cascader, ne peut-on pas dire que New-York est une sorte de caravansérail où les voyageurs de toutes les parties du monde viennent reprendre haleine avant de continuer leur route ?

Lorsqu'on jette les regards sur la carte de cette ville cosmopolite, on la voit enveloppée de tant de routes de terre et de mers et d'un réseau si serré de lignes de chemin de fer, que l'on se demande si l'on n'est pas en face d'une immense toile d'araignée.

Que de jobards ont été pris  
A cette toile d'araignée,  
Que de grands talents incompris  
Par cette foule rechignée !  
Plus d'un qui cherchait un trésor,  
Oublie aujourd'hui que l'on dîne :  
Ne trouvant pas de mine d'or,  
Il fait lui-même triste mine !

Très-curieuse cette étude de mœurs ! c'est une mine inépuisable.

Au milieu de l'effarement général et du tohu-bohu des affaires, il m'arrive parfois d'avoir le temps d'observer ; en observant, quelquefois je me permets de rire... C'est qu'à vrai dire, la foule qui m'enveloppe est si bizarre, elle a de tels ridicules, que, si je ne puis en gémir, il faut me dépêcher d'en rire.

Lorsque, par exemple, Butler bat la grosse caisse politique et permet aux Bostoniens de guérir leur anémie sociale et industrielle au moyen d'une infusion revue, corrigée, augmentée de greenbacks, je me mets à rire.

Quand Kearney grince des dents, ôte son habit pour vociférer, et termine son *speech* par la promesse solennelle de tuer tous les Chinois et tous les capitalistes, je ris bien plus fort.

Lorsque, enfin, j'aperçois l'illustre socialiste Schwab, inondant de bière ses disciples ou les gorgeant de whisky, cela m'attriste un peu, car cette façon de réformer la société en l'abrutissant trouble toutes mes facultés ; mais quand je pense que ce socialiste *bar-keeper* bat la monnaie avec la soif de ses affiliés et ne partage avec eux que... leurs principes, alors, je n'y tiens plus, j'éclate, j'étouffe de rire.

Nous avons d'illustres bannis  
Tout frais débarqués d'Allemagne,  
Qui viennent aux Etats-Unis  
Bâtir des châteaux en Espagne.  
Puis des novateurs à foison,  
D'autres qu'on oublie de pendre :  
Pour nous prouver qu'ils ont raison,  
Ils mettraient l'univers en cendres !

Lorsque ces apôtres de l'aveuglement social auront vécu en Amérique quelques années, ils ne tarderont pas à s'apercevoir que leurs doctrines sont de l'hébreux pour le plus grand nombre.

Ils apprendront à leurs dépens qu'ici il n'y a point, à proprement parler, de privilégiés, et que chacun peut prétendre soit à la fortune, soit aux fonctions gouvernementales.

Le général Butler, que je viens de citer plus haut, est le fils d'une pauvre veuve, simple ouvrière de fabrique ; tout le monde sait ce que fut Lincoln avant d'être Président ; Vanderbilt, Stewart, Astor et tant d'autres sont partis du travail pour arriver à une fortune colossale.

Ces utopistes à cervelles creuses sont rongés par l'envie ; ils convoitent le bien d'autrui par la raison qu'ils sont pauvres. C'est en vain que le gouvernement offre des terres fertiles presque pour rien : ils n'en veulent pas. Ce qu'il leur faut, c'est la richesse à courte échéance, c'est la propriété sans l'avoir conquise.

Le travail manuel les impatienté ; la terre est trop basse ; au lieu de donner un coup de pioche, il y en a beaucoup qui préfèrent donner un coup de chapeau.

On tend la main d'abord pour les frères, puis ensuite c'est pour soi-même : le pli est pris, voilà des mendiants, des loafers, des tramps, les dix plaies de l'Amérique.

En outre des perturbateurs et des conspirateurs en disponibilité, il y a encore, parmi les nouveaux débarqués, les déclassés, ceux qui se sont diplômés eux-mêmes avocats, médecins conférenciaires, barnums, montreurs d'ours, hommes de génie. Cette dernière catégorie n'est pas aussi dangereuse, elle n'est que risible.

Que de penseurs, que de savants  
Et que d'inventeurs sans patente  
Viennent ici, le nez aux vents,  
Chercher mille dollars de rente !  
Voici le docteur, purgez-vous.  
Expert dans toutes les sciences,  
Quel nez il ferait, entre nous,  
S'il avalait ses ordonnances !

En examinant de près cette cohue extravagante, on reste frappé d'étonnement et l'on se demande si notre époque n'est pas arrivée à une période de caducité, pour qu'elle donne tant de fruits si maigres et si secs !

N'est-ce pas, du reste, une maladie inhérente à cette seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle de ne produire que des demi-talents, que de presque grands hommes ?

Il semble que l'on ait épuisé les sources de la science, de la littérature et de la philosophie.

Malgré une plus grande proportion d'hommes lettrés, on n'aperçoit le génie nulle part ; nous vivons sur le passé ; les démocraties ont passé le niveau égalitaire sur les intelligences.

La vapeur a l'air d'avoir dit son dernier mot ; la mécanique attend le mouvement perpétuel, qui ne viendra pas ; la philosophie en est réduite à répéter les vieux errements du siècle passé ; Darwin, en Angleterre, met sa noble intelligence à la torture pour nous prouver que l'homme descend du singe.....

Cependant, au milieu de cette pénurie d'hommes de génie à emporter-pièce, l'Amérique du Nord—dans laquelle je comprends le Canada—peut être fière d'ajouter une étoile de plus à la pléiade des grands hommes américains déjà très-brillants.

Cette étoile de première grandeur—que l'Europe nous envie—c'est le savant, infatigable chercheur, le radieux Edison, qui va doter le monde d'une lumière plus pure et moins chère que le gaz, et même que le pétrole. Aux étrennes de l'an prochain, on verra, sans doute, figurer, comme présent, la lampe Edison, électrique, portable et même inodore. Ce sera une débauche, une véritable orgie de lumière.

On verra clair un peu partout :  
Les comptes de l'apothicaire,

Ceux même de la cuisinière  
Seront limpides jusqu'au bout ;  
Des journaux les longues tirades,  
Leurs calembourgs et leurs charades  
Y gagneront quelque clarté,  
Et quelquefois de la gaieté.  
Grâce à ce rayon électrique,  
Un poète, même mystique,  
Comprendra le sens ténébreux  
De son poème filandreux.

Puisque je parle d'étrennes, je ne puis passer sous silence la reprise des paiements en espèces—le plus beau présent de *Christmas* que le peuple américain ait reçu depuis longtemps.

Je sais que le Canada était aussi très-incommodé de ces maudits greenbacks ; ce papier chiffonné jetait du froid dans les affaires, et même une certaine méfiance.

C'était une matière à chicane où l'homme simple était toujours entortillé par l'homme *smart*, et Dieu sait s'il y en a des hommes *smart* aux Etats-Unis !

Enfin, c'est fini ; la neige, l'argent, le vent et l'or, tout est en abondance !

Plus de papier, plus de greenbacks,  
C'est en or qu'on aura le sac.  
Car l'or est un très-beau cornac,  
Pour lui tous les cœurs font tic-tac.

ANTHONY RALPH.

## LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Le *Canadien* reproduit un article qui a paru dans un de nos derniers numéros, en l'accompagnant des remarques suivantes :

Nous reproduisons ces lignes avec plaisir, car elles nous fournissent l'occasion de faire quelques remarques.

D'abord, M. Gélinas a tort de parler de *représentations* ; nous n'avions nullement l'intention de le froisser, qu'il veuille bien nous en croire ; nous ne voulions pas, non plus, nous venger, car notre conscience, si chargée qu'elle soit de crimes contre la langue, ne nous reproche pas l'emploi de l'expression : *Sa Grâce*. Notre unique désir était de signaler une faute qui se commet souvent. Si nous l'avons fait un peu vivement, c'est que l'expérience nous a prouvé que dans la critique il faut un peu de piment, à défaut de sel, pour stimuler la digestion. La critique faite avec de l'eau et du lait, loin de fortifier le littérateur, lui donne le pesant.

M. Gélinas fait preuve de trop de modestie : il ne "pêche pas fréquemment contre les règles du style." Au contraire, nous le disons sans flatterie, il est un des écrivains les plus corrects que possède la presse canadienne-française.

M. Gélinas émet, sur la critique, des idées que nous partageons entièrement. Exiger que la critique soit impeccable, c'est un moyen habile d'étouffer la critique. Nous ne croyons pas, non plus, avec certaine école de Québec, qu'il faille, de toute nécessité, avoir seize quartiers de noblesse littéraire, c'est-à-dire être l'auteur de plusieurs gros volumes, avant d'avoir le droit de dire ce qu'on pense des écrivains et de leurs ouvrages.

Il ne faut pas demander aux auteurs de devenir critiques. Ceux qui font des livres, même des bons, font ordinairement de la mauvaise critique. De deux choses l'une : ou l'auteur-critique cherche à se mettre dans les bonnes grâces des autres écrivains en leur prodiguant les coups d'encensoir. C'est alors qu'on voit se fonder les sociétés d'admiration mutuelle et surgir les *silhouettiers*, les *Placide Lépine* et les faiseurs de préfaces. Ou bien un auteur, blessé dans son amour-propre, se fait critique pour se venger. Alors il inflige, non à celui qui l'a courroucé, mais au public innocent, des *écreintements* d'une formidable longueur, d'où la passion a chassé tout vestige de justice et même d'esprit.

Notre confrère soulève ici une grave question, qui a été déjà fréquemment traitée, celle des défauts et défauts de la presse canadienne-française. L'incorrection que l'on remarque dans les journaux français du Canada, tant sous le rapport du style que sous le rapport de la partie matérielle, est due à des causes diverses. Le journalisme est, dans notre pays, on le sait, une carrière ingrate. Il ne peut tenter les talents naissants, ni stimuler l'ardeur de ceux qui ont des dispositions pour la littérature. On l'accepte comme un pis-aller, comme un moyen d'arriver aux places, dans un pays où presque tous les journaux sont exclusivement politiques. Nos journaux sont la plupart du temps rédigés avec négligence. Le manque de critique favorise cet état de choses. Des écrivains qui, en France, arriveraient au premier rang, parce qu'ils seraient forcés de soigner leur style et de cultiver leur talent, sont parfois d'une incurie regrettable. Quant à la correction des épreuves, qui est d'une si grande importance, inutile d'en parler ; elle est, le plus souvent, entièrement négligée.

A. G.

## CHRONIQUE DU THÉÂTRE

*Jean Canada*, drame en cinq actes, par M. Désiré.

C'est une chose assez difficile de parler du théâtre dans une ville où il n'existe pas ; car, enfin, à part quelques représentations d'amateurs, qui ont certainement bien leurs mérites, qu'avons-nous à Montréal ?

La visite de quelques troupes de *variétés* des Etats-Unis. Et quelles *variétés*, ô muses du théâtre ! La monotonie de l'insignifiance, quand ce n'est pas le comble de l'immoralité.

Parfois, bien rarement, il nous vient deux ou trois bons acteurs anglais, mal secondés par une demi-douzaine de cabotins, le tout formant un ensemble détestable.

Plus rarement encore, nous recevons la visite de quelque grand artiste, assisté d'une *prima donna* qui chante trop haut et d'un bariton qui chante trop bas.

\* \*

Avouez que notre menu annuel est un peu maigre.

Autrefois, les compagnies françaises de New-York et de la Nouvelle-Orléans nous faisaient une visite ou deux par année. Mais on ne les voit presque plus, parce que "venir en Canada" est, pour elles, synonyme de "perdre de l'argent."

Ce résultat est-il dû à l'indifférence de notre public ou à quelque défaut dans la composition du répertoire de ces compagnies ? C'est ce que je n'entreprendrai pas d'élucider aujourd'hui. Mais je crois qu'il y a un peu de l'une et de l'autre.

\* \*

C'est donc une bonne idée de chercher à former un répertoire national, basé sur l'histoire et les mœurs du Canada. Plusieurs hommes distingués ont déjà travaillé dans ce sens. Je mentionnerai, de mémoire, Petitclerc, Fréchette, Marmette, Marchand. Les pièces qu'ils ont produites ne sont pas sans défauts : on y remarque, de prime abord, peu de connaissance du théâtre ; mais le style est agréable, plusieurs scènes sont très-bien agencées, et la peinture des mœurs canadiennes a l'énorme mérite d'être vraie.

Il y a commencement partout : nous finirons par avoir un répertoire dramatique canadien, de même que nous avons une littérature canadienne dont la valeur est aujourd'hui reconnue en tous pays.

\* \*

C'est à ce titre que l'entreprise de M. Désiré mérite tous les encouragements du public canadien.

Des milliers de personnes ont lu *Jean Canada*, roman très-émouvant de Raoul de Navery, basé sur des épisodes du commencement de l'occupation du Canada par les Anglais.

Cette époque n'a pas encore été assez racontée. Il y a, dans les mémoires et les quelques journaux du temps, une foule de détails qui mériteraient d'être arrangés pour le théâtre et fourniraient les éléments d'excellentes pièces.

\* \*

J'ai seulement entendu lire le drame de *Jean Canada*, et j'avoue n'avoir jamais été membre du comité de lecture d'aucun théâtre et ne point posséder une grande expérience dans les questions dramatiques. Mais je me trompe beaucoup, ou la nouvelle pièce est appelée à un grand succès.

L'intrigue est naturellement combinée ; les scènes, dont plusieurs de la plus grande beauté, sont fort habilement agencées.

Enfin, si l'auteur veut bien prendre la peine de donner à ses personnages des costumes fidèlement historiques, la scène présentera un aspect des plus variés.

Je me permettrai, en terminant, une observation.

Il ne serait pas impossible, à mon avis, d'ajouter à la pièce un rôle comique. Les contrastes ont un bon effet au théâtre, et je crois que le drame de M. Désiré gagnerait à cette addition.

La pièce est à l'étude. Nos meilleurs